

LIVRES



La guerre est morte... mais on ne le sait pas encore

Claude Le Borgne

Grasset, Paris 1987.
282 pages, 34,00 \$.

Il est difficile pour un livre d'être «original» ou «différent», et c'est compréhensible... surtout en stratégie. Dans ce domaine les écrivains sont surtout des plombiers du savoir, raccordant des idées ici et là empruntées à d'autres auteurs. Mais au moins on s'attend à retrouver dans un écrit stratégique un minimum de connaissances qui nous éclairent un peu plus sur l'état d'une question ou d'un problème.

Ce n'est pas le cas pour l'ouvrage de Claude Le Borgne. Rien dans ce livre ne nous fait avancer d'une manière quelconque. L'auteur expose dans la première partie du livre la théorie selon laquelle la Bombe a tué la guerre et l'agression conçues en terme de victoire militaire, pour les riches puissances du nord de la planète. Cette constatation n'a rien de nouveau, tous les stratèges classiques de l'ère nucléaire l'ayant reconnue, depuis fort longtemps. Dans la deuxième partie de son ouvrage, le général Le Borgne analyse toutes les formes possibles de guerre (guérilla, révolution, terrorisme, etc) qui persistent dans le tiers monde.

En plus d'avoir un titre qui ne veut rien dire (comment peut-on honnêtement affirmer que la guerre va mourir, lorsqu'on voit les conflits de tout genre se multiplier à l'échelle du globe), le livre du général Le Borgne ne constitue ni plus ni moins qu'un magma sans thème.

Sauf de rares exceptions, comme les deux chapitres qui touchent l'Europe et la France et qui contiennent des idées intéressantes, les dix-sept chapitres souffrent d'un très grand manque de données et d'infor-

mations qui serviraient à prouver une quelconque thèse offerte par l'auteur. De fait, le lecteur qui n'est pas familier avec les débats sur la guerre et le nucléaire n'apprendra strictement rien à la lecture de ce livre. Celui-ci ne comporte aucune donnée, aucune source ou aucune citation, ni aucun autre point de vue qui appuierait les opinions formulées par l'auteur. On peut relever plusieurs carences dans cet ouvrage:

1) Le livre est écrit dans une langue souvent inaccessible, et le commun des mortels aura de la difficulté à souffrir l'auteur jusqu'à la fin. Par exemple: «La violence vraie, qui étale ses sanglants méfaits au soleil des basses latitudes, n'est pas plus claire que la violence virtuelle se déroulant dans l'imaginaire», et, «Pétrification mondiale, l'âge d'or hégélien est royaume d'entropie».

2) Le Borgne n'a pas lu l'historiographie récente sur l'emploi par les Américains de la bombe nucléaire sur Hiroshima et Nagasaki. Il affirme que les victimes de cette horreur ont permis «l'économie de millions d'autres frères humains». Où sont ses preuves? Des auteurs comme Rufus Miles, dans *International Security* de (l'automne 1985), ont conclu au contraire que cette attaque nucléaire aurait pu être épargnée, le Japon étant sur le point de se rendre de toute façon.

3) Les analyses présentées par l'auteur relèvent du cliché primitif, que l'on retrouve dans les cercles d'extrême droite en études stratégiques. Vous ce qu'il a à dire en ce qui concerne l'Union soviétique: «Détenteur de sa vérité marxiste-léniniste, il faut bien que l'URSS la répande sur la planète entière», ou encore «l'URSS a pour vocation de perturber. C'est son âme que la perturbation». Et sur l'OTAN: «la faiblesse des forces classiques de l'OTAN oblige à un emploi prématuré de l'arme nucléaire tactique». Ce sont là des généralisations qui n'expliquent rien.

4) Les jugements émus par l'auteur sur le tiers-monde et les pacifistes frisent la condescendance: «Monde de faiblesse et de passion, il croit encore que la guerre est l'accoucheur de l'Histoire». «Les bébés joufflus qu'elle met au jour n'ont

pas trop de personnalité; le stratège a peu à attendre des gnan-gnan de leur babillage».

Pour tout dire, le général Le Borgne s'est livré à un exercice intellectuel qui ne l'a pas mené très loin. Le lecteur ne le sait pas encore, mais le livre du général risque de le faire mourir... d'ennui.

Charles-Philippe David est professeur d'études stratégiques au Collège militaire royal de Saint-Jean (Québec).

Les acteurs dans les relations internationales

Marcel Merle

Economica, Paris 1986.
200 pages, 34,95 \$

Le livre de Marcel Merle est un recueil de textes écrits au cours des cinq dernières années. L'avantage d'un tel recueil est de réunir des textes dispersés ou peu accessibles et de montrer ce qu'ils ont en commun en les rattachant à un thème, celui des acteurs dans les relations internationales. Par contre, l'inconvénient d'un tel ouvrage est de reproduire sans remaniement des textes conçus de façon indépendante et qui ne s'ajustent pas toujours exactement au thème choisi.

Même s'il est formellement divisé en quatre parties, le livre est en réalité constitué de deux séries de textes. Le premier texte traite d'une façon très claire de l'explication des relations internationales par les «facteurs» (ressources, démographie, etc.) et par les acteurs (surtout l'État). Merle rappelle que ces deux types d'explications ne doivent pas être exclusifs mais bien complémentaires comme nous l'enseignent les résultats limités obtenus par les analystes jusqu'ici. C'est en se référant à ces deux types d'explications que le texte portant sur la problématique de l'étude des relations internationales en France offre une revue critique des principaux auteurs français.

Merle se concentre ensuite sur les acteurs en commençant par le plus important, l'État, dont il cherche à démontrer qu'il n'est pas, ou n'est plus, le seul acteur malgré ce que postulent encore plusieurs auteurs. Le texte sur «les tribulations de l'État» établit une vaste fresque de l'État sous l'aspect d'abord de l'apparition et du développement de l'idée même d'État en Europe, puis sous

l'aspect de la propagation du modèle étatique européen à l'ensemble du monde et sous l'aspect de l'extrême hétérogénéité des États actuels et des effets qu'elle produit sur les relations internationales. Ce texte inédit est particulièrement intéressant car il attire l'attention sur des aspects oubliés de l'État considéré habituellement comme un concept simple et évident, ce qui a pour conséquence de nous empêcher souvent la réalité des États concrets et d'analyser correctement les relations internationales.

Avec un quatrième texte intitulé «système interétatique ou société internationale?», dans lequel Merle compare son approche des relations internationales à celle de Raymond Aron, s'achève la première série de textes qui ont permis de «confronter la vision classique du système interétatique à celle plus compréhensive, d'une société internationale dans laquelle les États ne sont plus les acteurs exclusifs».

La «montée des nouveaux acteurs» est exploré dans les autres textes dont les deux plus intéressants traitent des organisations non gouvernementales (ONG). Le premier, inédit, discute de la question du statut juridique des ONG aux niveaux national et international de manière à montrer les difficultés que celles-ci rencontrent pour se faire reconnaître sur la scène internationale. L'analyse de Merle révèle bien la réticence des États «à doter des organismes privés d'une personnalité morale et d'une capacité juridique qui pourraient porter ombrage à leur propre autorité».

Tout en soulignant, dans le deuxième texte, le caractère véritablement novateur du statut consultatif conféré par l'ONU aux ONG, Merle se sert des multiples controverses auxquelles son application a donné lieu pour montrer le problème constant de l'insertion des initiatives privées dans le mécanisme décisionnel des organisations intergouvernementales.

Le lecteur trouvera plaisir à lire ce livre, d'une part, pour les analyses intéressantes et pertinentes qu'offrent la majorité des textes, et d'autre part, pour le style simple et clair qui le rend accessible à tous.

Guy Gosselin, est professeur de science politique, à l'Université Laval